

Roman

La mélancolie du monde sauvage

Katrina
Kalda

par
Antoine Ginésy

Née en 1980 à Tallinn en Estonie, Katrina Kalda arrive en France à l'âge de dix ans. Son premier ouvrage, *Un roman estonien* (Gallimard, 2010), se déroule dans sa ville natale : on y suit Auguste, chargé de rédiger un feuille-

ton pour un journal local. Dans une troublante mise en abyme, celui-ci tentera de séduire une femme en lui créant un double littéraire. Prolongeant son interrogation sur les oscillations entre le réel et la fiction, elle publie chez le même éditeur, trois ans plus

tard, *Arithmétique des dieux*. Inspiré par une conversation avec sa grand-mère, ce roman relate le parcours de deux femmes estoniennes dont l'une a été déportée en Sibérie par les Soviétiques en 1941.

Après avoir médité l'histoire de son pays natal, Katrina Kalda interroge l'avenir de la planète dans *Le Pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (Gallimard, 2016).

L'enjeu est de rendre visible la montagne de déchets sur laquelle sont assises nos sociétés industrielles. Dans un monde où l'ordure ne serait pas cachée, une mère et sa fille partent en quête du père absent. L'autrice

poursuit sa réflexion sur l'entrelacs de la crise écologique et de la condition féminine dans *La Mélancolie du monde sauvage* (Gallimard, 2021) qui suit la vie d'une artiste dont le destin fini par épouser la catastrophe en cours. Consciente que

l'alternative au monde industrialisé d'aujourd'hui nous viendra de l'avenir, Katrina Kalda décide de s'adresser aux jeunes dans sa dernière publication, *Halanga, T. 1, Les Mangeurs de pierre* (Syros, 2023), dont l'héroïne est capable d'entendre ce que disent les arbres et le vent.

Site web de Katrina Kalda, [ici](#).



À pied d'œuvre : vers un génie solidaire

Tiraillée entre l'espoir et la fatalité induits par la catastrophe écologique, Katrina Kalda développe un « art des temps de crise », une œuvre « qui n'aura bientôt personne à qui s'adresser » (p. 110). Signalant l'imminence de la catastrophe, une prolepse sert d'ailleurs de préambule à *La Mélancolie du monde sauvage* : nous sommes violemment projetés dans un futur inquiétant que nous ne découvrirons qu'à la fin du livre. Moins de quatre pages nous suffisent pourtant à apercevoir un univers gouverné par les restrictions et la faim (p. 13-16). Héroïne picaresque, Sabrina s'interroge sur la légitimité de l'esthétique dans un monde en sursis. L'art serait-il condamné à devenir la « chambre d'enregistrement de la débâcle » (p. 111) ? Face à la catastrophe, l'artiste est tenté de « remettre la vie d'aplomb ». Il doit alors renoncer à son isolement pour faire œuvre commune. C'est loin du privilège de sa solitude qu'il pourra inventer un art de la sollicitude.

« Remettre la vie d'aplomb »

Le parcours de Sabrina, narratrice et personnage principal du roman, débute dans un espace « cloisonné » (p. 19). Un univers saturé par les objets n'admet pas le mouvement. Il y a d'abord l'appartement de sa mère, encombré de journaux recyclés mais où toutes les choses se voient confier des « places déterminées » (p. 19-21) ; il y a ensuite la cour du collège, divisée en « continents dominés par des bandes rivales » (p. 21). Le microcosme de la jeune fille reproduit à sa modeste échelle un monde qui se défie de lui-même en érigeant des checkpoints afin de juguler l'arrivée des émigrés (p. 28-29). Jusqu'à la fin, il s'agira pour Sabrina de sauver de cet ordre artificiel les liens spontanément créés par l'amitié et l'hospitalité : quand le monde aura définitivement basculé, obligeant les réfugiés climatiques à affluer de toutes parts, elle participera à un réseau d'entraide, « chaîne d'êtres bienveillants » qui se connaissent « de loin » (p. 262). Il ne s'agit pas d'imprimer sur la réalité un idéalisme abstrait, mais de refuser de se résigner à la violence qu'inflige la société au cours harmonieux de la nature. Devant *La Porte de l'enfer* de Rodin, Sabrina ressent pour

la première fois tout ce dont elle a été privée. Alors que sa vie était jusqu'ici marquée par la laideur, les contingences terrestres cèdent le pas devant l'éminence de la beauté : « mes compagnons de voyage, avec leurs ricanements et leurs gesticulations, avaient été expulsés du champ de mes perceptions. J'étais seule face à la sculpture » (p. 33). Objets qu'on ne saurait posséder, les œuvres nous permettent pourtant de nous réapproprier l'environnement dont nous avons été frustrés, en nous offrant d'explorer intensément nos sensations. Il en est ainsi des mains créées par Rodin, « toujours sculptées avec une précision extrême qui [lui] fit prendre conscience à quel point [ses] propres mains étaient des organisations complexes, constituées de tendons, d'os, d'articulations, de rides et de plis » (p. 36).

Faire œuvre commune

En entrant de plain-pied dans le monde de l'art, Sabrina réalise que, pensés ensemble, l'œuvre et son modèle témoignent avant tout de ce qui fait défaut à la vie : « l'art n'était pas là pour embellir la réalité ; il devait nous confronter à sa laideur, nous empêcher d'en détourner les yeux » (p. 58). L'idée que l'art magnifie le réel, Sabrina la doit d'abord à Denis, son premier maître, qui l'initie à une culture lettrée dont elle a été longtemps exclue par ses origines prolétariennes. Dominant son art, Denis exige de la matière qu'elle lui livre ses formes : « les lignes qu'il traçait finirent par se rassembler [...]. Il n'avait pas cherché à souligner le détail ; il avait saisi le mouvement d'ensemble » (p. 44). Plutôt que de les peindre, Denis croque les corps, et sa morsure n'épargne pas Sabrina : l'intériorité de l'adolescente sera réduite à un détail sur la toile du maître. Le jour où elle cède aux avances de Denis, elle est reléguée à l'état d'objet : « J'avais l'impression que l'être qui habitait mon corps lui devenait indifférent » (p. 55). Le triomphe de l'idéal du peintre s'accomplit aux dépens des individualités chosifiées : embrassant une abstraction, Denis assouvit un désir morbide, proche du taxidermiste qui abusera de la détresse de Sabrina lors de ses premières années d'étudiante (p. 68-75). Le peintre et l'empailleuse sont tous deux des « Pygmalion à l'envers » (p. 69) : au lieu de donner chair à une statue, leur regard pétrifie les existences qu'il recouvre. Victime de ce dispositif, Sabrina refuse de le répéter. Son attention aux « moments fugaces, sans importance » (p. 119) la porte au contraire vers un art communautaire, générateur d'« une œuvre pour laquelle les autres [la] soutiendraient tandis que [sa] présence serait un soutien pour eux » (p. 180). Au près de son amie Florence, elle apprend à bâtir de ses mains des kerterres, des maisons écologiques ; c'est grâce à ce savoir-faire qu'elle pourra se « réfug[er] dans une sculpture » (p. 268)

après l'effondrement. Abolissant la frontière entre l'utilité des objets et la pureté des œuvres (p. 36-37), Sabrina en vient à envisager son art comme la réalisation d'une hospitalité.

Un art de la sollicitude

Un incendie rappelle pourtant à Sabrina l'humilité dont ne peut s'émanciper la créatrice devant les forces de la nature : « nous nous sentions plus forts que le feu, mais nous nous trompions » (p. 188). Cet « assentiment à la destruction » (p. 115) qu'elle a d'abord perçu dans les installations du sculpteur Andy Goldsworthy, elle tente de le prolonger dans le couple qu'elle forme avec Vassil, un mystique au *modus vivendi* dangereusement ambigu : « on est, c'est tout » (p. 140). L'insouciance de Vassil s'accommode pourtant volontiers de la justification que donne Sabrina de sa propre existence : « prendre soin des autres » (p. 147). Vassil manque de carrure pour soutenir le poids des grands mots qu'il emploie. L'inconséquence « comique » (p. 228) d'un prêcheur que les atours d'une jeune femme suffisent à distraire de ses tonnantes apocalypses achève de rendre burlesques ses poses grandiloquentes (p. 229). Son credo ne se maintient que dans le sursis, toujours reconduit, généré par ses prophéties (p. 198). À l'opposé, Florence, avec ses modestes kerterres, témoigne d'une foi véritable, avec la « certitude de se trouver à sa place » (p. 207). Prophétiser le quotidien, Sabrina le fait aussi chaque jour, en prenant soin de la fille de Vassil. L'exemple de Florence lui permet de ne plus opposer cette « routine » (p. 170) à l'art. Ce n'est pas l'extase mystique mais une laborieuse « répétition » qui permettra à Sabrina de « simplement être, sans justification, ni finalité » (p. 236).

De la philosophie antique aux déplorations romantiques, la mélancolie est associée au génie, et la solitude devient le signe de l'exceptionnalité. Consciente de son insignifiance face à la nature (p. 269), Sabrina réfute cette posture pour embrasser la joie d'être, à chaque aube, un rien pour le tout. Sobre ouvrage, sauvage mélancolie.

L'Art et la manière

Situé à la fin de la première partie du roman, cet extrait dévoile le brutal passage à l'âge adulte de la narratrice. Quittant sa ville natale pour aller faire ses études, Sabrina abandonne aussi celui qui l'a initiée à la peinture et au dessin. La soirée a été jusqu'ici cernée par l'amertume de Denis, dépité de la voir partir. Engourdie par l'alcool, elle se laisse entraîner chez lui. Trop jeune pour mesurer la « désuétude » de son mentor, elle couchera avec lui. Durant cette « nuit de Walpurgis », Denis marche dans les pas de Faust dont les fantasmes prométhéens se sont révélés être de vulgaires désirs bestiaux. Tableau d'une cruelle désillusion, la scène est aussi le récit d'une prise de conscience : le roi est nu, et il n'avait pas grand-chose à cacher.

Abusée par son mentor, Sabrina a-t-elle été trompée par l'art ? Après avoir été séduite par les attributs kitsch du peintre, l'adolescente sera réduite à son tour à un accessoire de son fantasma. Retrouvant sa juste proportion, Denis se révélera comme la chose pataude de son désir ventru.

Élève de Denis depuis la pré-adolescence, Sabrina est vulnérable : elle a loupé le dernier train et l'ivresse lui « tourne la tête ». Son mentor la soutient « par le bras » ; elle n'est pourtant pas sous le charme de cet homme qui empeste la sueur et le tabac. Elle est en revanche envoûtée par sa demeure : si chambre et cuisine sont « minuscules », l'atelier est spacieux et saturé par ses créations (les « toiles grand-format » s'entassent, les « couches » se superposent). Maculé de « tâches de peinture », l'appartement lui-même est comme une aquarelle. Le peintre dresse un tableau pour ses visiteurs : Denis en artiste. L'adolescente a déjà l'œil aguerrri, comme en témoigne son vocabulaire technique (« tempera », « couches », « vernis »...) Pourtant, derrière l'« aspect irréel » des « chemin[s] suggéré[s] », elle ne discerne pas l'incomplétude de l'œuvre. Mais le « recul » de la narratrice nous permet de ne pas être dupes de ses illusions de jeune fille : les « tableaux figuratifs » de Denis sont les reliques d'une « pratique tombée en désuétude. »

Pour l'heure, le mépris romantique dans lequel il tient « l'espace, le confort ou la propreté » font du peintre un modèle. Exploitant l'ambiguïté de la relation maître-élève, Denis offre à Sabrina un café noir, en adulte, tout en l'attirant sur ses genoux comme une enfant.

De « J'aurais dû rentrer » à « pas à m'endormir » (p. 53 à 55)

Surprise par la manifestation d'une excitation qu'elle ne partage pas, Sabrina pressent d'emblée qu'un rapport sexuel avec Denis devra être une transaction : elle espère acquérir des « droits sur lui ». Et pour cause : auprès de lui, seuls comptent ses attributs féminins (« seins fermes », « peau lisse »). Alors qu'elle espérait rejoindre une « existence dirigée par la pulsion de création », son intimité finit par se résumer à une fonction de l'appétit sexuel de cet homme : sa jeunesse lui offre « des avantages sur les [...] vieilles ». Clause léonine de leur commerce, la jouissance de Denis ne souffre pas d'objection : Sabrina n'ose pas lui avouer sa « virginité », il ne tient pas compte de son « malaise » ; elle essaie « de le caresser » sans pourtant avoir « envie » de lui.

Incapable d'éprouver un désir qui n'est pas le sien, elle ne parvient pas à éconduire Denis. Sabrina se rend alors étrangère à elle-même en se référant à l'expérience des autres : « les filles qu'on voyait sur internet », « les femmes de [son] entourage ». Dans cette étreinte où « l'égo de [l'] amant » occupe tout l'espace, Sabrina devient une femme parmi tant d'autres. Mais son aliénation lui offre aussi une distanciation salutaire. Dans son apathie, elle voit Denis pour ce qu'il est. « Gémissement », « jappement », « cri » : au mutisme de Sabrina il n'oppose qu'un bestiaire de sons. Cette grossièreté ne contredit pas son romantisme mais en trahit le secret. Ses œuvres et sa disciple font partie de la panoplie dont dispose le maître pour se bâtir une image d'artiste.

« Étang obscur », « ciel rose » : l'art de Denis ne dépeint pas les êtres, il repeint les clichés. Comme quand il contemple un paysage, son regard convoite chez Sabrina une image d'Épinal dans laquelle l'intégrité de la jeune femme ne compte pour rien. Le peintre est « grotesque » parce qu'il a tourné toute l'existence en dérision. Après quoi demeure un « vide » que Sabrina commence à peine à questionner. Denis, lui, continue de ronfler.

Pistes pédagogiques

L'art e(s)t la nature

L'entrée dans *La Mélancolie du monde sauvage* peut se faire par un échange sur l'horizon d'attente que suggère ce titre, complété par une lecture de l'épigraphie à valeur programmatique de l'artiste néerlandais Herman de Vries. Quelle est la place de l'art dans un monde où l'éco-anxiété se développe ?

Une lecture linéaire du passage qui constitue l'élément déclencheur du récit (p. 32-33) permettra ensuite de saisir comment la première rencontre avec l'art constitue une expérience bouleversante donnant accès à l'intériorité de l'héroïne. L'effet de puissance, de révélation, de transfiguration du réel par l'imaginaire apparaîtra à travers l'analyse du motif de la lumière, du lexique religieux, des sens et des sensations, qui témoignent d'une expérience à la fois spirituelle et physique.

Puis, afin de rendre compte de la manière dont l'art accompagne la vie du personnage, quatre groupes d'apprenants seront constitués, chacun prenant en charge une partie du roman pour y relever les références artistiques qui l'émaillent, effectuer une recherche documentaire et présenter un diaporama mettant ces références en relation avec la trajectoire de vie du personnage. On verra ainsi comment l'art rapproche l'artiste de la nature : aux échappatoires spirituelles que choisissent sa mère en intégrant

une communauté évangéliste ou son compagnon en prônant des pratiques de développement personnel liées au chamanisme, la narratrice préfère chercher son salut dans l'art, en lien avec l'écoféminisme. Le choix de l'onomastique pour les personnages féminins importants – Fleur, Florence, Gaïa –, les références à la pionnière de la biodynamie Maria Thun et à l'ouvrage *Printemps silencieux* (1962) de la biologiste américaine Rachel Carson pourront alors être éclaircis.

« Il restera la beauté »

On proposera enfin aux apprenants de réinvestir ces diverses références pour illustrer leur argumentaire dans le cadre de sujets de réflexion. En filières professionnelle et technologique ils rédigeront un essai ou débattront sur cette question : La littérature et les autres arts permettent-ils de révéler la beauté du monde ? En filière générale, ils dissertent sur ce sujet : « Contempler la manière dont, dans la beauté, la vie se réinvente, c'est se remplir de l'idée que nous pouvons nous aussi nous réinventer » : comment cette affirmation, extraite de *Quand la beauté nous sauve* (2013) de Charles Pépin, éclaire-t-elle votre lecture de *La Mélancolie du monde sauvage* de Katrina Kalda ?

par
Vanessa Forsans

Œuvres écho



La nature, l'art et nous, série documentaire de Ben Harding, 2021, Arte

Captain Fantastic, long métrage de Matt Ross, 2016



La porte de l'Enfer, sculpture d'Auguste Rodin, ≈1880-1890

Ici, les femmes ne rêvent pas

Rana Ahmad est le pseudonyme d'une Syrienne, née en 1985 à Riyad, la capitale de l'Arabie saoudite. Elle est élevée dans une famille respectueuse de la religion musulmane, plus particulièrement du sunnisme wahabite. Ce courant, un des plus rigoristes de l'islam, défend un monothéisme pur, qui condamne à la fois le culte des saints et les spéculations des théologiens et milite pour l'obéissance stricte à la charia – la loi canonique islamique qui régit la vie religieuse, politique, sociale et individuelle.

Rana Ahmad n'a pas fait d'études supérieures (à l'exception de quelques cours d'anglais) ; elle s'est mariée à dix-neuf ans, puis a divorcé, avec l'accord de son époux et de son père. Elle a exercé différents métiers administratifs dans les milieux hospitalier et éducatif. Elle a aussi subi de multiples agressions, tant physiques (coups) que sexuelles (attouchements et propositions déplacées),

dans son cercle familial. Ces expériences douloureuses l'ont menée à une profonde remise en question du wahabbisme : elle est devenue athée, geste passible de mort dans son pays. En 2015, à trente ans, Rana Ahmad



a décidé de s'exiler. Elle vit actuellement en Allemagne, à Cologne, où elle a cofondé en 2017 l'association Atheist Refugee Relief qui vient en aide aux réfugiés athées et apostats. En 2018, elle a publié en langue allemande *Ici, les femmes ne rêvent pas*, son témoignage

co-écrit avec la journaliste Sarah Borufka, traduit en français la même année par les éditions Globe.

Né en 1960, Olivier Mannoni est traducteur d'allemand. Il a fondé l'École de traduction littéraire en partenariat avec le CNL et a présidé l'ATLF (l'Association des traducteurs littéraires de France). Traducteur de plus de deux cent titres, il est aussi critique littéraire et biographe.

Rana
Ahmad,
traduit
par Olivier
Mannoni

par
Géraldine Blanc

D'une frontière à l'autre

Une insoumission idéologique

Dans *Ici, les femmes ne rêvent pas*, récit autobiographique, Rana Ahmad livre un témoignage sur son exil en Allemagne. Le récit débute par un prologue qui présente et situe l'action tout en posant les bases de la suite du récit. Comment une jeune femme qui a « ses racines ailleurs qu'en Allemagne » (p. 9) peut-elle se promener en paix à Cologne, tout en évoquant sa rupture avec sa famille et son sentiment d'être en danger ? Pourquoi n'avait-elle « pas le droit d'être celle qu'elle est » ? Pour comprendre la vie et le parcours de l'autrice, la raison d'être de ce témoignage, il faut saisir d'où elle vient. Son père, d'origine syrienne, a émigré en Arabie saoudite dans les années 1980 pour des raisons économiques : le pays étant alors en pleine expansion, il voulait offrir le meilleur à la famille qu'il allait fonder. Parallèle troublant, Rana quittera ce pays choisi par son père pour se réfugier en Europe en raison de son athéisme, réprimé par les lois strictes de la charia qui régissent le royaume.

Cette jeune femme a toujours respecté les préceptes de sa foi en bonne fidèle ; cependant, l'Arabie saoudite prônant une interprétation particulièrement rigoriste de la religion musulmane, les épreuves auxquelles Rana a été confrontée sèment le doute en elle. Elle vit comme un enfermement toutes les règles religieuses qui l'asservissent. « Ce sentiment accablant d'être en cage » (p.114) et les restrictions de liberté entraînent un questionnement de plus en plus vif : pourquoi tous ces dogmes la contraignent-ils ? Pourquoi son Dieu accepte-t-il ceci ? Existe-t-il vraiment ? D'un point de vue moral, l'autrice interroge la justification des dogmes religieux. Arrivée à « un point de non-retour », elle choisit de renoncer à sa religion. Et parvient enfin à énoncer ce qu'elle est devenue : « Je suis athée » (p. 144).

Ce périlleux chemin vers la liberté

Dès lors, Rana Ahmad n'a plus d'autre choix que de fuir son pays. Son apostasie révélée sur les réseaux sociaux la place en situation de danger imminent. Si elle a pu faire tomber la barrière de cet interdit religieux pour elle-même, elle reste incomprise de sa famille et plus encore, de la société. D'une frontière à l'autre, elle doit maintenant franchir les frontières physiques. Ce voyage qu'elle sait sans retour

s'accompagne de la douleur de quitter sa famille ; mais il est aussi une nécessité, une réponse à une urgence qui relève d'un instinct de survie.

Ce voyage risqué, d'abord de l'Arabie saoudite vers la Turquie, puis de la Turquie vers l'Allemagne, est rendu possible grâce à des alliés, amis ou inconnus. Un réseau d'individus prêts à l'entraide. La politique de l'Allemagne y contribue aussi, le pays ayant décidé en 2015 de montrer une solidarité, inédite pour un État, à l'égard des réfugiés politiques arrivant en masse en raison de la guerre en Syrie et des désordres du terrorisme au Moyen-Orient. Entre 2015 et 2016, le pays a ainsi accueilli 1,6 millions de demandeurs d'asile, avec une volonté de les loger, les nourrir, les habiller, les former et leur apprendre l'allemand. Son avenir transformé à jamais, Rana peut enfin assouvir « [son] appétit, [son] désir d'une vie moins étriquée » et concrétiser son désir d'une vie libre – au prix d'une odyssee sans retour.

L'altérité pour parvenir à soi

Ce cheminement intérieur vécu par Rana est le fruit d'un long mûrissement. Son parcours a trouvé sa conclusion logique avec la mise en forme de son récit. Grâce à son acte d'écriture, elle lui a donné une cohérence, en semant a posteriori des indices : devenue adulte et à des années d'écart, elle oriente et commente les situations vécues, en un geste de réécriture de sa vie.

À mesure que le doute s'est installé en elle, son enfermement a redoublé, la coupant des siens : entourée de sa famille, elle n'avait pourtant jamais été aussi seule. Retirée dans sa chambre, elle éprouvait au plus profond de son âme la désintégration de tout ce qu'elle connaissait. Sa solitude s'est doublée d'un sentiment de trahison vis-à-vis des siens, d'une peur de les blesser, surtout son père – le seul homme de sa vie à l'avoir encouragée et soutenue, et à qui elle a dédié ce livre. Cette « double vie » qu'elle menait la scindait en deux êtres distincts : la « fausse » fidèle, fille modèle, face à ce qu'elle était devenue, une jeune fille en soif de connaissance, s'interrogeant sur le monde.

Elle doit son salut à Internet et aux réseaux sociaux qui l'ont ouverte à la connaissance et aux autres : « Mes principaux voyages, c'est donc dans ma chambre que je les fais, devant mon ordinateur. Internet est la seule porte qui me permette d'échapper à mon enclos. Il m'offre, dans l'espace virtuel, un échange avec des personnes qui partagent mes préoccupations – un dialogue impossible dans la vie réelle » (p.127). Elle a ainsi pu échanger avec de véritables inconnus, devenus bien plus proches d'elle par leurs sujets de conversation que sa propre famille

; lire des ouvrages interdits dans son pays (*L'Origine des espèces* de Charles Darwin et *Pour en finir avec Dieu* de Richard Dawkins) ; découvrir d'autres manières de penser ou de considérer certains événements. Elle a aussi compris comment l'Occident avait perçu les attentats du 11-Septembre, d'une manière bien différente que le monde musulman. Comme un miroir qu'elle nous tend, ne sommes-nous pas nous aussi confrontés à une autre vision du monde en la lisant, à l'instar d'Usbek dans les *Lettres persanes* de Montesquieu ?

Qu'est-ce que la liberté ?

Paradoxalement, Internet a aussi contribué à l'enfermer encore un peu plus. Entre les multiples pseudonymes changés régulièrement sur les réseaux pour ne pas être découverte, les menaces reçues une fois son histoire révélée et son pseudonyme d'autrice, Rana Ahmad devra-t-elle toujours se dissimuler ? Faut-il se masquer face au risque de mort pour mieux se révéler ? Comment être libre en ce cas ?

Pour l'autrice, la liberté repose d'abord sur la possibilité de circuler, de faire des études et d'accéder à la connaissance. Mais aussi de faire ses choix et de se tromper ; de pouvoir rêver et de réaliser ses rêves, ou d'en changer. Être libre, c'est ne plus avoir peur. C'est se libérer des contraintes inculquées et intériorisées : « Car la prison dans laquelle nous vivons n'est pas seulement faite de frontières, de principes de la charia, de niqabs et d'abayas, d'horaires de prière et de règles qui visent à contrôler jusqu'aux recoins les plus intimes de tout individu. La répression la plus puissante est celle qui naît dans notre propre tête » (p.165-166).

La liberté c'est aussi la liberté d'expression : la faculté de retrouver une parole à travers les réseaux sociaux et par ce livre – écrit avec une prête-plume, en allemand, la langue de l'accueil, ultime rupture avec ses chaînes. Cette intimité dont elle avait été privée par les lois saoudiennes, Rana Ahmad se la réapproprie par l'écriture. C'est enfin la liberté de devenir soi : pouvoir prendre sa vie en main pour accéder à l'âge adulte, quel que soit le moment de la vie et le chemin à suivre.

« Cet heureux phénix¹ »

Cet extrait se situe au milieu du récit et constitue son point de bascule, celui d'une jeune femme qui commence à s'interroger sur sa vie, à l'aube de ses trente ans : « J'ai réglé toute ma vie sur le Coran et les règles de la charia sans jamais envisager la moindre alternative » (p. 168). Tout au long du livre, l'auteur a disséminé des indices qui mènent à cet instant-charnière ; tout ce qu'elle a vécu, tout ce que ses amies ont subi, ne peut qu'aboutir à ce grand changement, comme la « conclusion » d'une première phase de sa vie : « Je suis une athée » (p. 172).

Ces quelques pages accélèrent et résument un état de fait, issu d'une réflexion tellement puissante qu'elle l'a submergée : « aucun retour en arrière n'est plus possible » (p. 172). Cette « quête solitaire », comme elle la nomme, est celle de la « question de l'existence de Dieu ». Rana s'interroge plus particulièrement sur le dogmatisme de sa religion, en mettant en avant son expérience : la ségrégation entre les sexes, la restriction de ses libertés en tant que femme (ne pas pouvoir se déplacer sans être accompagnée, dissimuler son corps, ne pas pouvoir suivre d'études ou exercer un métier sans l'accord de son père ou de son mari) et les agressions endurées. Elle questionne aussi la vie après la mort – une des plus grandes interrogations de la vie humaine. L'ouverture sur le monde, sur d'autres usages et coutumes, que lui permettent les nouvelles technologies (Internet) et les réseaux sociaux (Facebook, Twitter) ont élargi son horizon et autorisé, par la lecture de livres interdits et l'acquisition de nouvelles connaissances (le darwinisme, l'athéisme), pour elle qui n'a pas fait d'études supérieures, d'envisager le monde différemment. La citation de Jean-Jacques Rousseau, tirée du Livre IV de *Émile ou De l'éducation*, vient comme en écho à ses réflexions. Dans ce traité sur l'éducation datant de 1762, Rousseau, philosophe des Lumières, interroge lui aussi le dogmatisme, cette fois catholique, et trouve une solution dans l'introspection qu'il qualifie de religion naturelle.

Car, au-delà de ces questions existentielles, un enjeu plus personnel se joue pour Rana Ahmad : l'entrée dans l'âge adulte. Les femmes étant placées sous tutelle en Arabie saoudite, l'émancipation ne peut être que tardive et différée. Elle a lieu dans l'espace clos et intime de sa chambre, entre « son ours en peluche à côté duquel [elle] s'endort

De « Sur Twitter » à « le début de ma nouvelle vie », chapitre « Il n'y a pas de Dieu », p. 156 à 172 (version poche, éditions Pocket)

chaque soir » et les photographies de sa famille placées au-dessus de son bureau. Soudain, elle ne reconnaît plus cette chambre, ombre de son enfance, de ce qu'elle a été, qui ne la représente plus ; elle s'étonne que « le combat auquel se livrent les différentes voix [...] dans la tête passe inaperçu », sans laisser « de traces dans [sa] chambre d'enfant » (p. 172). Cette lutte intérieure ne s'est pas faite sans heurt : Rana s'est peu à peu isolée de son entourage, coupée des siens, au point d'avoir l'impression de mener une double vie. Elle s'est créé des identités sur Internet, comme des avatars, a régulièrement changé de pseudonymes mais a caché à sa famille ses réflexions et ses interrogations. Si son questionnement est intime, personnel, il n'en est pas moins dangereux : être apostat, en Arabie saoudite, peut conduire à la mort. Cette dissimulation était donc nécessaire à son cheminement intérieur autant qu'il relevait d'un instinct de survie : sa remise en question engage sa vie – non seulement ses choix de vie mais aussi le fait même d'être en vie.

Si ce moment lui apparaît comme une fin (« Une fois que mon ancienne conception du monde s'est révélée être une illusion [...], une simple fiction » (p. 169), « je suis, d'une certaine manière, morte » (p. 172)), il n'est pourtant que « le début de [sa] nouvelle vie », une renaissance à soi, née de l'urgence de devenir quelqu'un, une autre ou juste elle-même : « c'est toute [sa] vie qui en dépend » (p. 169). De cet exercice du doute, décrit par Descartes, de la remise en cause de ce qui était pour elle indiscutable, elle a pu renaître à elle-même, par l'acquisition de la connaissance et la découverte de la vérité (*cogito ergo sum*). La voilà prête à accueillir la liberté, et à entamer un nouveau chapitre de sa vie.

1. Nicolas Boileau, *L'Art poétique*, 1674.

Pistes pédagogiques

Un témoignage structuré

Pour tracer un horizon d'attente et éclairer le travail d'édition, on peut commencer par réfléchir à l'association du titre et du sous-titre, en insistant sur les termes « rêve » et « évasion » et leurs connotations, leurs sens propre et figuré. Ils peuvent susciter de l'empathie chez des lycéens qui, à l'heure des choix d'orientation, tentent de rêver leur vie d'adulte. Décoder l'illustration de couverture (couleurs, composition...), qui se prolonge sur les rabats (uniquement sur le grand format), l'effet de surprise créé par cette silhouette féminine, à vélo, intégralement vêtue de noire mais chaussée de rose. Parcourir le sommaire, et ses chapitres aux titres explicites, qui annonce les thématiques et achève de baliser ce parcours. Se demander comment Rana Ahmad passe de la situation décrite en quatrième de couverture à celle du prologue.

Un autre regard sur des questions vives

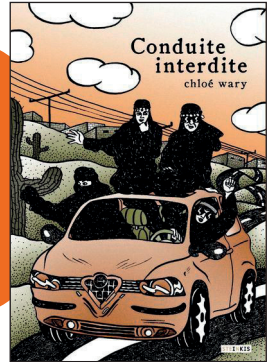
Malgré un décalage générationnel et culturel, les élèves peuvent s'identifier à cette jeune femme, dont les doutes, les aspirations et les moyens de communication sont proches des leurs. Les thèmes abordés encouragent l'approche transversale (EMC, EMI, Lettres, Philosophie, Histoire-Géographie...) et la prise de

recul sur les questions vives qui traversent notre propre société : l'égalité des sexes, l'ambivalence des outils numériques, la question migratoire. Une activité de recherche sur les droits des femmes en France et dans le monde (vote, avortement, contraception, divorce, autorité parentale, autonomie bancaire...) rappellera que les violences faites aux femmes n'ont pas de frontières. Le Web constitue d'ailleurs un champ de bataille sur cette question : YouTube, souvent vitrine de théories complotistes, a nourri la soif de connaissances scientifiques de Rana Ahmad. Twitter et les réseaux sociaux, volontiers associés à la radicalisation et la haine en ligne, lui ont néanmoins permis de s'appuyer sur une communauté lors de son exil. On peut imaginer un exercice d'écriture dans lequel l'élève retranscrit son cheminement critique face à un contenu en ligne qui a suscité une émotion (vidéo, publication sur un réseau social...) et s'interroge sur l'émancipation ou l'aliénation que procurent les outils numériques. Enfin, sur la place des migrants on proposera la réalisation d'une cartographie collaborative de l'itinéraire de l'autrice (avec sa chronologie, ses modes de déplacements, ses étapes, ses péripéties et ses acteurs) afin d'explicitier la dimension documentaire du témoignage.

par
Benjamin Meyniel

Œuvres écho

Conduite interdite,
bande dessinée de
Chloé Wary, 2017,
Éd. Steinkis



*Les fugitives - Partir
ou mourir en Arabie
saoudite, enquête
d'Hélène Coutard,
2021, Éd. Seuil*

« Les féministes du monde
entier doivent entendre les voix
de ces héroïnes en lutte contre
le patriarcat »

Leïla Slimani

Wadjda, long
métrage de Haifaa
Al Mansour, 2013

